



Accueil > Idées > Chroniques > Chroniques

Le masculin et le féminin

31 OCTOBRE 2014 À 17:26

L'AUTEUR



MARIE
DARRIEUSSECQ

Quand Virginia Woolf essaie de comprendre ce qui pousse tant d'hommes, et si différents, à vouloir écrire et légiférer sur les femmes, elle ne leur trouve qu'un point commun : ils ne sont pas des femmes. Et elle écrit, de son côté, *Une chambre à soi*. J'ai le bonheur de re-traduire ce joyeux livre, presque cent ans après sa première parution. Bien sûr, quand elle parle de son métier à elle, je traduis par *écrivaine*. Et par *professeure*, quand elle évoque telle amie beaucoup moins bien payée que ses collègues masculins. Tout le livre de Woolf est une histoire des femmes et des métiers : ceux qu'elles n'ont pas pu exercer, l'argent qu'elles n'ont pas pu posséder, le pouvoir qu'elles n'ont pas pu exercer. Jusqu'à sa célèbre image : Judith Shakespeare, la sœur très douée de William,

massacrée par les conditions de vie faites aux femmes, grossesses non désirées, éducation empêchée, soumission au père ou à l'époux, interdiction de compte en banque, Judith Shakespeare qui se suicide faute de devenir auteure de théâtre et metteuse en scène.

Refuser que le métier s'accorde au féminin, comme 142 députés français le réclament, c'est refuser la libération des femmes, celle qui s'est faite grâce à la contraception et à une conception des droits de l'homme comme droits de l'humain. Quand Julien Aubert, député du Vaucluse, insiste pour appeler «*Madame le Président*», et non Madame la Présidente, Sandrine Mazetier, vice-présidente de l'Assemblée nationale, il sait qu'il fait de la provocation. Il insiste. Elle le sanctionne.

Fonçant à la rescousse de leur collègue face à cet «*intolérable abus de pouvoir*», ces 142 députés, tous de droite, dont 16 femmes ayant parfaitement introjecté la position masculine, ont signé un appel lancé par Henri Guaino. L'auteur du *Discours de Dakar* pond ici une version anti-femme du même laïus : c'était déjà un politicien blanc expliquant à des intellectuels noirs ce qu'est «*l'homme africain*», c'est maintenant un spécialiste ès femmes qui raconte n'importe quoi sur l'histoire de la langue française.

Selon cette pétition, parue dans le *Figaro* le 9 octobre, la féminisation des mots de la langue nous amènerait «*aux portes du totalitarisme*», et la vice-présidente porterait «*la lourde responsabilité d'un climat d'affrontement et de tensions qui ne peut qu'affaiblir l'autorité du Parlement au milieu des épreuves et des difficultés que traverse notre pays*». La

pétition reprend l'avis, modéré depuis, de l'Académie française : «*En français, "la présidente" désigne la femme du président ; "le président" comme "le juge", "le préfet", "le professeur", "le commissaire", "le ministre" expriment en français non la masculinité de la fonction mais sa neutralité par rapport au genre.*»

Or, le neutre n'existe pas en français (ce qui n'est pas le cas dans d'autres langues, comme l'anglais avec son *it*). Le véritable neutre en français serait, comme dans la novlangue orwellienne, donner du «camarade» à tout le monde. Les 142 députés font preuve d'une ignorance crasse, puisque grammairiens, linguistes et historiens expliquent à l'unisson qu'il y a toujours eu des noms de métier au féminin. Eliane Viennot relève au Moyen Age «*les heaumières, brasseuses, féronnes, maréchales, mairesses, portières, prévôtes...* répertoriées sur les listes de contribuables. Et l'on trouve des *seigneures*, des *possesseuses*, des *emperières...* dans les documents notariés ou les chroniques. Il y avait encore quelques *jugesses* en Bretagne. Et des *officières* dans tous les couvents de femmes.» La même Eliane Viennot faisait remarquer dans *Libération* (1) qu'à suivre l'entêtement masculiniste des 142 députés, il faudrait donner du «Madame le Roi» à la reine d'Angleterre.

C'est depuis la fin du XVII^e siècle que «le masculin l'emporte sur le féminin», règle de grammaire qui est un programme en soi. Et qui donne des phrases du genre : «*Le garçon et les dix millions de filles sont contents.*» Rappelons que l'accord s'est longtemps fait selon la proximité. En 1691 encore, Racine accordait au féminin, dans *Athalie* : «*Ces trois jours et ces trois nuits entières.*»

Mon autre langue maternelle, le basque, n'a pas de genre. Qu'on ne vienne pas me neutraliser avec un masculin qui se prétend universel. On peut penser le monde sans faire tourner toutes les phrases autour d'un des deux sexes.

Une mission, aujourd'hui, de l'Académie française, pourrait être d'unifier le féminin des noms de métiers : on dit chercheuse, mais on entend aussi bien professeuse que professeuse (surtout au Québec) : que choisir, entre «euse» ou «eure» ? Faut-il dire recteure ou rectrice ? Je suis certes écrivaine, mais suis-je auteure ou autrice ? C'est là qu'il faudrait réfléchir et unifier, au lieu de s'évertuer à gommer le féminin de l'espace public.

(1) Du [24 octobre](#).

Cette chronique est assurée en alternance par Christine Angot, Thomas Clerc, Marie Darrieussecq et Olivier Adam.

Marie DARRIEUSSECQ

7 COMMENTAIRES

11 suivent la conversation 

[Plus récents](#) | [Plus anciens](#) | [Top commentaires](#)

CAMILLECAMILLE 3 NOVEMBRE 2014 À 15:17

Et, en haut à droite de l'article, pour désigner Marie Darrieussecq: "L'auteur"... (soupir)



1 J'AIME

CHEM 3 NOVEMBRE 2014 À 12:30

Mais c'est excellent ! De quoi faire réfléchir.

A propos de cette féminisation, il me semble que pour citer Vaugelas, " ... l'un et l'autre se dit, ou se disent"; a condition qu'on s'entende sur ce que parler veut dire. Le féminin des noms masculins se traduit couramment par des désinences en -e (ami, amie), -euse (chieur, chieuse), -trice (correcteur, correctrice), -esse (vengeur, vengeresse), -ette (gendarmette) !

Ainsi pour une femme docteur, on dit familièrement une "doctoresse", mais si elle a un grade universitaire, on dit qu'elle est Docteur en ceci ou en cela. De ce point de vue, je ne suis pas loin de partager la position de l'Académie française, en faisant la distinction implicite entre métier (fonction), et position honorifique. A preuve, ont dit bien "Monsieur le Ministre" à quelqu'un qui n'est plus en poste de ministre, mais qu'il l'a été (distinction entre "Ministre", et "ministre"). Le Député en s'adressant à une personne en poste de vice-Président, a satisfait à mon sens à la courtoisie en l'appelant "Madame".

La connotation, dans le fait de dire "Madame le ... (ceci ou cela)", pourrait donc être équivalente au respect suggéré par un pluriel de majesté. Ce n'est donc plus alors exactement de la grammaire, mais l'emploi de la grammaire pour afficher un sentiment (même factice). Si l'on veut respecter les règles grammaticales, il sera toujours possible de tourner ses propos autrement, " Madame, vous êtes en charge du poste de Vice-Président, et à ce titre...".

J'AIME

**ERICKL 3 NOVEMBRE 2014 À 11:27**

Merci et bravo !

1 J'AIME

**MARC_TOULOUSE 3 NOVEMBRE 2014 À 10:21**

acteur / actrice

auteur / autrice

"Mal nommer les choses ajoute à la misère du monde"

J'AIME

**CLASH 3 NOVEMBRE 2014 À 6:23**

Bravo Marie Darrieussecq ! S'évertuer à laisser les femmes en situation de dépendance du " masculin " dans le langage, participe à l'oppression et à la domination des femmes . A l'inverse, lutter pour entrer dans des corporations devenues mixtes par la féminisation des noms des métiers : c'est une des revendications majeures de l'histoire des femmes . A droite la " Zemmourisarion " des esprits, ce recul de l'histoire , loin d'être anodin doit mobiliser les femmes contre toutes tentatives " d'écrasement " .

2 J'AIME

**GRANDTOUT 1 NOVEMBRE 2014 À 20:48**

J'ai eu beau chercher l'histoire de la soeur de Shakespeare, je ne l'ai pas trouvé. Si quelqu'un a des infos. ...

J'AIME

**DMOREL69 2 NOVEMBRE 2014 À 0:19**

@grandtout Judith Shakespeare est un double féminin de l'auteur de théâtre imaginé par Virginia Woolf pour expliquer que si Shakespeare avait été une femme, elle n'aurait pu accéder au même destin. <http://goo.gl/jBLztr>

J'AIME

